



Si-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XI

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Cézarine se mord les lèvres, elle se sent battue par l'autorité villageoise; mais elle réplique bientôt:

—Comment! monsieur, mon oncle a beaucoup de propriétés dans ce pays: des champs, des vignes, des prairies!... et il ne pourra pas les faire garder par qui bon lui semble, pour empêcher qu'on ne lui mange son raisin ou que l'on ne lui vole ses légumes, ses fruits?

—Oh! pardonnez-moi, madame; monsieur votre oncle peut, si cela lui est agréable, envoyer tous ses domestiques surveiller ses propriétés, mais cela n'empêchera pas Farineux, le garde champêtre d'y avoir l'œil aussi.

—Oui, oui, que j'y aurai l'œil! Et si madame veut que je fasse ses proclamations, je les ferai autrement que Nanon, qui ne dit que des bêtises!... Mais comme j'ai crevé mon tambour, si madame le veut, Nanon viendra avec



MERCIER LANCE LE TEMPS.

L'homme au petit manteau. — Tenez, Monsieur Beaugrain, je vous présente le Temps. Il vient vous faucher l'herbe sous les pieds. Ça vous donnera mal aux dents.

le sien pour m'accompagner...

Cézarine ne répond pas au garde champêtre, et dit au maire :

—Monsieur, est-il aussi défendu de battre du tambour dans le village? Moi et mes amis, nous nous sommes fait faire un uniforme...

—Est-ce que madame veut être de la garde nationale?...

—Pas encore, monsieur, mais nous verrons plus tard; en attendant, quand nous sortirons en corps, un tambour à notre tête ferait bien.

—Si ce n'est pas pour empiéter sur le droit du garde champêtre, mais pour vous amuser, madame, faites battre la caisse... on croira qu'il y a des saltimbanques dans le village, voilà tout...

Madame Pantalon se mord encore les lèvres; elle salue le maire,

fait signe à Nanon de la suivre et se hâte de retourner au château.

Nanon suit sa maîtresse en disant :

—Est-il drôle, ce maire, de vouloir qu'à présent il n'y ait plus de seigneurs!... Alors pourquoi donc qu'on chante: *Ah! vous avez des droits superbes. Comme seigneur de ce canton!*... Et, pas plus tard qu'hier, j'ai encore entendu mam'zelle Elvina qui roucoulait ça sur son piano.

Quelques jours s'écoulaient; on attend avec impatience le retour de Fouillac. Pour passer le temps, on fait l'exercice; Lundi-Gras donne à ces dames des leçons d'escrime et leur apprend à tirer le pistolet, à se servir d'une épée; il veut même leur montrer à manier une hache d'abordage. Mais cette arme est refusée par les indépendantes, qui n'ont pas encore l'intention

de se mettre dans la marine.

Enfin, une lettre de Fouillac annonce son retour pour le lendemain avec tous les uniformes.

Il engage Cézarine à envoyer à Noyon la vieille calèche du capitaine pour prendre au chemin de fer les nombreux paquets à l'adresse des dames qui sont au château.

La réunion féminine pousse des cris de joie. On grille d'être au lendemain. Lundi-Gras partira pour Noyon avec la calèche. Il ramènera ce charmant Fouillac et les vêtements commandés.

On vote un compliment pour celui qui a si bien fait les commissions de ces dames. Paolina se charge de lui faire des vers; madame Dutonneau a proposé de l'embrasser, mais cette proposition a été repoussée à la majorité. Les égratignures dont il porte les

marques lui font beaucoup de tort.

Le jour est venu, la calèche est partie.

Toutes ces dames se sont levées le grand matin, quoiqu'on n'attende Fouillac que vers les midi.

On déjeune vite. En vain le capitaine dit à ses hôtes :

—Triples sabords! mesdames, donnez-vous donc le temps de manger! Vos uniformes n'arriveront pas plus tôt parce que vous avalerez de travers.

—Ah! capitaine, c'est que nous sommes si curieuses de les voir!

—De les mettre surtout!

—Nous les mettrons tout de suite, dès qu'ils arriveront...

—Et puis nous viendrons toutes avec devant le capitaine, qui nous passera en revue.

—Et je vous donnerai à chacun une jolie carabine que j'ai fait acheter pour vous les offrir.

—Ah! merci, capitaine...

—Et des sabres?

—Nous verrons plus tard! Vous n'allez pas faire la guerre tout de suite!...

Nanon était placée en vedette sur la route pour guetter l'arrivée de la voiture; le capitaine a consenti à lui prêter son porte-voix, dans lequel elle doit crier: Ce sont eux! Cézarine voulait qu'elle tirât un coup de fusil, mais la jeune fille s'y est refusé; elle a pris le porte-voix.

Au moment où elle aperçoit la calèche, au lieu de crier: C'est eux! comme on lui a ordonné, Nanon, qui pense toujours à son régal favori, se met à hurler: *Seize cents!* mais cela passe inaperçu, excepté par un paysan qui se trouve alors sur la route et s'écrie :

—Bigre! quelle omelette!

Toutes les dames accourent pour recevoir la voiture. Elle arrive enfin, portant les colis, et Fouillac, qui est accablé de remerciements, de poignées de mains; puis madame Étoilé s'avance et s'apprête à lui lire ses vers; mais les dames se sont jetées sur les

paquets, chacune s'empare de celui qui est à son adresse et se sauve en disant :

—Allons nous habiller !

—Vous direz votre compliment tantôt...

—Oui, oui, allons nous habiller !

Paolina se décide à faire comme les autres, tout en murmurant :

—Hum ! la parure... la coquetterie... je sais que ce costume m'ira très-bien...

Fouillac, qui ne tenait pas à entendre les vers de madame Etoilé, va tenir compagnie au capitaine, qui est encore à table. Au bout d'une heure, car ces dames ont bien mis ce temps-là à leur toilette, un grand bruit de voix annonce leur venue ; elles arrivent toutes, empressées de se faire voir au capitaine, qui les fait mettre sur le même rang devant lui, puis part d'un éclat de rire en s'écriant :

—Ah ! c'est comme cela que vous avez un uniforme !... je vous en fais mon compliment !

En effet, pas deux de ces dames n'étaient habillées de même. Les jupes, d'abord, variant de couleurs ou de dessins ; les basquines étaient bleues, mais sur l'une il y avait de la passementerie à profusion, sur l'autre il n'y avait qu'un liséré ; celle-là avait quatre rangs de boutons, celle-ci n'en avait qu'un ; l'une les avait fait mettre dorés, l'autre en argent. Les coiffures ne se ressemblaient pas davantage : il y avait des casquettes rondes, carées ; des bonnets de police ou à poil, ou en petit-gris avec plume, ou aigrette, ou torsade, ou flot ; enfin les costumes étaient fort gentils, mais ce n'était pas uniforme.

Comme d'abord chacune de ces dames ne s'était occupée qu'à se regarder, c'est seulement lorsqu'elles sont rassemblées qu'elles s'aperçoivent du peu de ressemblance qui existe dans leur nouveau costume.

Alors Cézarine fronce les sourcils et s'écrie :

— Sapristi, mesdames ! c'est donc ainsi que vous avez suivi mes instructions ?

Madame Grassouillet répond alors d'un petit ton très-décidé :

—Vous avez proclamé que nous étions indépendantes !... Pourquoi donc ne forions-nous pas ce qui nous plaît ?...

—Madame a raison, dit le capitaine. C'est absolument comme ces gens qui ne parlent que de liberté, et qui veulent vous forcer à être de leur opinion.

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 5 Mai 1883.

Nous prions nos abonnés rétrodataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

ROMANS A SENSATION.

AUX LECTEURS DU MONDE.

Nous avons appris que le journal le *Monde*, lorsqu'il aura fini la publication de la *Fille Maudite*, donnera à ses lecteurs un roman à sensation. Ce sera une œuvre politico, choconsa, realistico dramatique fondée sur des événements contemporains. Le titre du nouveau feuilleton sera :

CELINA

où les Amours Malsaines.

Il y aura dans ce roman des situations les plus poignantes. Le héros après avoir empoisonné sa belle-mère, assassiné deux de ses amies, volé une fortune d'un million épousera sa grand-mère sans le savoir.

Il y aura abondance de détails pittoresques dans les secrets d'alcôve, action très-vigoureuse, péripéties dramatiques, passions ardentes. Style imagé, vivant, d'observateur et de poète, enfin, tout ce qui caractérise un roman croustillant.

D'autres romans d'un intérêt aussi palpitant sont dans les caisiers de la rédaction du *Monde* :

Il nous suffira de donner quelques titres :

Cumégonde où la Vengeance du Sondeur.

Les Chevaliers de la Rue Fullum ou Secret du Joueur de Crosse.

Cent piastres et six mois ou les Mémoires d'un Ange Déchu.

La Comtesse Sylvia ou le recorder trompé.

Alonzo Lupanar, scènes de mœurs portugaises.

BONNE ACTION CHATIEE.

I

Il était d'un beau vert clair avec des reflets bleus autour du bec et de petites plumes rouges qui lui bordaient les ailes. Aussi érudit qu'agréable à voir, il causait de toutes choses comme un avocat ou un député, sans y entendre d'ailleurs davantage. Comme les faiseurs d'économie politique il répétait toujours les mêmes mots sans les avoir jamais

définis, et tout le monde l'admirait. C'était, pour me résumer, un perroquet qui avait eu grand tort de ne pas naître homme, car il eût été appelé aux plus hautes destinées de notre espèce. Bon garçon d'oiseau avec cela, aimant le vin à défaut des filles ; car la barbarie de mes pareils l'avait fait célibataire.

Il s'appelait Coco et il avait été laissé en la possession de Madame Minaret, maîtresse d'une maison de pension, par une vieille demoiselle qui avait complètement ouï de payer deux mois de logement et de nourriture.

La vieille fille avant de l'abandonner le bourrait de sucreries et de caresses.

L'abus des nourritures succulentes avait donné au malheureux oiseau un commencement de diabète, plus une calvitie de la moitié du corps, ce qui en faisait, au demeurant, une assez vilaine bête. *Sic transi gloria mundi.*

La dame Minaret n'était pas une méchante personne. Elle était même de la Société protectrice des animaux et ne manquait jamais d'invectiver les cochers qui battaient leurs chevaux, — à moins qu'elle ne fût elle-même dans la voiture, parce qu'elle aimait à être rondement menée. Elle n'étrangla pas Coco, comme l'eussent fait beaucoup de mauvais maîtres ; mais à cause de sa laideur elle le relégua dans l'endroit le plus fâcheux de son appartement, j'en tends dans celui où l'on a coutume d'aller seul jouer le dernier acte de la digestion, lequel est un monologue très antérieur à ceux de Shakespeare. Mme Minaret tenant une table d'hôte, ledit lieu était extrêmement fréquenté et là le malheureux oiseau dut, comme M. Purgon, perdre l'habitude de parler à des visages. Il fit contre fortune bon cœur, bien que visiblement humilié par cet exil. Recroquillé dans ce qui lui restait de menu duvet, il médit sur la grandeur et la décadence des destinées. De prolixo qu'il était comme un politicien, il devint muet comme un radis. Mais qui l'eut regardé de près et observé avec finesse n'eût pas été dupe de son recueillement, lequel était celui des gens qui étudient. Parfois son gosier semblait frémir sur des gammes intérieures qui ne sortaient pas. *Timea verum unius libri*, à dit Cicéron, dans un latin de restaurateur. Moi je crains l'homme qui n'a pas de livre du tout et qui pense. La force, en ce bas monde, est au silencieux. Seuls, en effet, ils ne révélaient pas à leurs contemporains, l'abîme de sottise qui est au fond de toute âme humaine. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des perroquets ? Donc Coco ne disait rien, mais il n'en était que plus redoutable à l'avenir.

Si vous aviez vu ce jour-là Eva, vous en seriez devenus amoureux fous. Qui, Eva ? Mais Mlle Eva Beaupérthuis, la future du gracieux Maurice des Ormeaux, un commis d'assurance, un homme exquis et des plus nobles façons. Elle était à son bras pour la première fois, et tous deux, avec

l'autorisation des parents, abandonnés l'un à l'autre pour quelques heures, cherchaient un nid à leurs légitimes amours, j'entends un appartement pour s'y installer tout ce suite après la noce.

Un écritou les fit entrer chez Mme Minaret. Ils y trouvèrent précisément ce qu'ils cherchaient, un logement au troisième, en plein soleil, celui-là même que la vieille demoiselle avait occupé. Comme on achevait de conclure l'arrangement, le hasard fit qu'on sortit l'infortuné Coco de sa détestable retraite pour nettoyer sa cage à peine le sensible Eva l'eut-elle vu qu'elle se prit pour l'oiseau de laïsse d'une tendresse et d'une pitié sans pareilles.

—Oh ! la pauvre bête ! fit elle. Comme elle est déplumée ! Ne pourrait-on lui mettre de la ouate sur les ailes ?

—Voilà un gaillard dont je voudrais bien me débarrasser, répondit philosophiquement Mme Minaret.

—Oh ! mon Maurice ! achetons-le ! reprit la charmante créature. Nous ferons une bonne action ! cet animal a l'air si malheureux ici ! Nous le soignerons, nous le traiterons comme un enfant gâté.

Maurice ne résista pas et il fut convenu que l'on retrouverait Coco installé dans une cage neuve le soir où l'on viendrait reposer, pour la première fois, sous ce toit élevé à la dignité de conjugal.

C'est ainsi qu'il était écrit que Coco, ne quitterait pas la maison.

Les deux nouveaux mariés furent installés le soir même chez Madame Minaret.

A sept heures du matin Madame des Oiseaux fut la première sortie du lit conjugal.

Elle entra dans le cabinet de toilette qui n'était séparé de sa chambre que par une portière. Maurice à son tour se leva et ouvrit tout grands les rideaux à une vraie fusée de soleil.

Soudain noyé de cette lumière joyeuse et reconnaissant l'appartement où il avait été jadis si heureux, Coco, dont on avait apporté la cage dans la chambre, suivant les conventions que j'ai dites, eut un éblouissement. Sa langue si longtemps muette se délia soudain et il se mit à clamer son bonheur avec un vacarme épouvantable. Ce fut alors qu'on put voir qu'il n'avait pas perdu son temps dans le silence du cabinet (l'expression est consacrée et ne fut jamais plus juste). Car, avec une fidélité admirable, mais en enfant considérablement leur intensité, il se mit à reproduire tumultueusement tous les bruits qu'il avait entendus dans le *buen retiro* de Mme Minaret. Ce fut un déchaînement d'ouragan, une colère d'Eole sans *quos ego* pour la calmer, une musique endiablée de vents saluant la liberté, une tempête non pas dans un crâne mais ailleurs.

Cependant la pauvre Eva, derrière sa portière, entendait ce charivari et, croyant son mari seul dans la chambre, conçut une indignation si grande contre ce procédé indélicat qu'elle s'enfuit par une porte dérobée, s'habilla à

la hâte chez Mme Minaret et courut se jeter, en pleurant, dans les bras de sa mère, lui jurant qu'elle ne resterait pas une heure de plus avec un homme si mal élevé.

Tout s'expliqua, par la suite. L'infâme Coco fut vendu à un marchand d'oiseaux et fait, à la devanture de sa boutique, la joie des petits polissons. Eva et Maurice n'ont plus d'ailleurs besoin de lui.

Un prince jettatore. — Nous lisons dans la correspondance de Rome du *Figaro* :

Je ne puis résister à la tentation de vous redire les choses étranges que j'ai entendues, l'autre soir, dans un des plus aristocratiques salons de Rome.

On parlait des fêtes du couronnement de l'empereur de Russie, de dangers d'explosion qu'il pourrait y avoir, des princes appelés au périlleux honneur de représenter, jour-là, à Moscou, les diverses maisons souveraines.

—Quant à moi, dit une belle Romaine, je sais bien que je n'assisterais pas aux fêtes du couronnement du czar pour tout l'or du monde !

—Et pourquoi cela ?

—Parce qu'il arrivera certainement quelque malheur.

—Ah ! cette fois le gouvernement russe a pris toutes ses précautions et les nihilistes...

—Il s'agit bien de nihilistes, en vérité !

—De qui s'agit-il donc ?

—De qui ? Mais du duc d'Aoste, apparemment !

—Le duc d'Aoste anarchiste ?...

—Anarchiste, non ; mais... *jettatore*.

—Et vous croyez encore à la *jettatura* ?

—Si j'y crois ! Tenez, écoutez...

Le cercle se fit plus étroit, autour du fauteuil sur lequel la belle comtesse était assise, lutinant le parquet de son pied mignon, et agitant d'une main fiévreuse son riche éventail.

Et quand tout le monde se fut rapproché, elle nous conta les anecdotes prouvant à n'en pas douter, — à l'entendre — que le frère du roi Humbert est *jettatore*.

D'abord, c'est le duc d'Aoste devenant amoureux de la Cisterna et faisant demander sa main. Les pomparlers pour le mariage s'engageant ; mais ils n'aboutissent pas, et le principal négociateur, M. Cassinis, qui fut président de la chambre, se brûle la cervelle.

Quelque temps après, on reprend les négociations, et voilà que le duc d'Aoste tombe de cheval. Quant aux chevaux de carrosse de la duchesse, ils prennent le mors aux dents ; de sorte que, sans le dévouement d'un jeune homme qui se jeta courageusement à la tête des chevaux, une catastrophe eût été certaine.

Enfin, le mariage se fit. On se rend à Stupiniggi, rendez-vous de chasse appartenant à la maison royale, et situé à cinq kilomètres de Turin. En route, le comte

Castiglione (un nom bien souvent prononcé, à Paris, durant le second empire) tomba de cheval, foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Vient ensuite le voyage de noces des princes mariés. Sur leur passage, un balcon chargé de curieux s'éroule, faisant plusieurs victimes. Et quand le couple princier met le pied sur un bateau à vapeur, la chaudière éclate avec un fracas épouvantable, tuant et blessant un assez grand nombre de passagers.

Cet émouvant récit, que je suis contraint d'abrégier, ayant laissé plus d'un sceptique à l'endroit de la jettatura du duc d'Aoste, l'aimable superstitieux allait nous conter les mésaventures du prince Amédée en Espagne, quand on annonça un personnage qui tient de très près à la cour.

Le bon goût, sinon la prudence, voulait qu'on se mit à parler d'autre chose.

La fin du monde. — Nous trouvons dans la *Revue Britannique*, de curieux renseignements au sujet d'une sinistre prophétie faite à la race humaine par M. Robert Giffen, président de la société de statistique de Londres et chef du département de statistique au ministère du commerce.

M. Robert Giffen, étant appelé à faire une conférence l'autre soir, a positivement affirmé que la race humaine est condamnée à mourir dans un certain temps assez proche, non pas par le feu, comme le prédisent les Saintes-Écritures, non pas par l'eau, comme cela est déjà arrivé une fois; ni par le refroidissement de la terre, comme certains géologues; mais par un moyen bien plus redoutable que tous — par la faim! — Les moyens de subsister, selon M. Giffen, deviennent de jour en jour plus insuffisants. Les populations s'accroissent avec une rapidité tout à fait hors de proportion avec les produits de la terre, l'on doit s'attendre à l'épuisement de ceux-ci à un moment donné, moment qui ne peut être éloigné, à moins que le genre humain n'invente d'autres ressources que celles qui existent pour faire produire davantage au sol.

Giffen prend pour exemple les États-Unis, dont la population s'est doublée tous les vingt-cinq ans depuis le commencement du siècle. Dans cent ans, cette population sera donc de 800 millions. "Cet accroissement, dit M. Giffen, est sans précédent et doit être considéré comme le plus grand fait politique de notre siècle. Il a déjà changé l'équilibre européen. Les gouvernements d'Europe ne peuvent plus se bercer de l'idée qu'ils soient destinés à jouer le premier rôle dans l'histoire politique de ce bas monde." M. Giffen pense donc que cette même progression ne pourrait se maintenir dans le siècle prochain, à moins que les hommes ne trouvent moyen d'extraire du sol un égal surcroît de nourriture.

La fin par la faim.

COOL LAGER
ON DRAUGHT



ACTUALITÉ.

1er. *Consommateur.* — Ah bah! Qu'est-ce qui vous amène dans un quartier si éloigné de votre? Ne trouvez-vous pas le whisky aussi bon par chez vous?
2ème. *Consommateur.* — Je ne me montre pas les auberges de ma localité. Je suis membre du Comité de Vigilance, voyez-vous.

Ce n'est pas un journaliste qui médiera jamais des compositeurs d'imprimerie, en dépit des *coquilles* dont il peut avoir eu à souffrir! Il faut avoir vécu de la vie intime d'un journal pour rendre une pleine justice à cette intelligente et laborieuse corporation.

Un de ses membres, M. Boutmy, vient d'avoir l'amusante idée de publier un petit dictionnaire de l'argot des typographes. Chaque corps de métier a sa langue qui lui est propre; celle des typographes est, à la vérité, le plus souvent originale et expressive.

En voulez-vous quelques exemples? Savez-vous ce que c'est qu'un *chouffle*? C'est un mauvais ouvrier. Un *gail*? Un cheval. Un *louve-tier*? Celui qui fait des dettes.

Si vous entrez dans un atelier, ne soyez pas étonné d'être accueilli par les mots: *Il pleut!* ou *vingt-deux!* C'est la façon d'avertir les camarades de l'irruption intempes-tive d'un étranger.

Des phrases entières seraient incompréhensibles. Témoin celle-ci: «C'est aujourd'hui le *batiau*, mon *metteur* goberait sont *beauf*, si je prenais du *salé!*» Traduisez: "C'est aujourd'hui le jour du bordereau; mon metteur en page serait contrarié si je me donnais congé!"

En sage qui sait que *errare humanum est*, M. Boutmy ne craint pas, à l'article *coquille*, d'en citer quelques-unes d'un assez joli calibre. Mais la plus jolie bourde est assurément celle d'un *typo* qui, ayant à composer un article de M. Albéric Second, imagine, pour aller plus vite, de remplacer le nom de Second par des chiffres romains.

On se figure aisément l'étonnement de l'auteur en voyant, le lendemain, sa signature habituelle remplacée par celle-ci: *Albéric II*.

BADINAGES.

Du *Charivari*:
—Docteur, demandait-on à un médecin d'esprit, pourquoi vous et vos confrères n'allez-vous jamais aux enterrements?
—Nous aurions l'air de reporter notre ouvrage.

C'était à une table d'hôte de seizième ordre, où le dîner se fait à six heures précises.

A sept heures moins un quart, un habitué vient prendre sa place. Il demande du potage. On lui verse le fond de la soupière. A la dernière cuillerée, il heurte un corps dur et de forme cubique: c'est un domino. Furieux, il appelle le maître de l'établissement.

—Tenez, s'écrie-t-il, n'est-ce pas dégoûtant? Voici ce que je viens de pêcher avec ma cuillère: le *trois et deux*.

—Eh bien! je vous trouve superbe, riposte le patron avec sang froid. Vous arrivez à cette heure et, et voulez qu'il reste des *doubles six*!

Deux vieux acteurs sans engagement, arpentent le boulevard en se narrant leurs infortunes.

—Un sale métier que le nôtre! fait l'un.

—Comme tous les métiers, va, réplique l'autre.

Nous avons des hauts et des bas.
—Hélas! moi, je n'ai même plus de bas.

Notre jeune ami, l'espion Tota reçoit de sa maman une verte réprimande et il a maugé en cachette la moitié d'un pot de confitures.

—Vous êtes un vilain, monsieur! fait la maman: vous serez privé de confitures toute la se-

maine...
—Oh! petite mère, je m'en repens...

—Tu t'en repens? Ah! c'est gentil, ça; viens, que je t'embrasse!

—Oh! oui, petite mère, je me repens bien de ne pas avoir mangé tout le pot.

On parle, dans un bureau de journal, de l'academicien X..., le plus fastidieux et le plus lourd des écrivains.

—C'est mon voisin, dit quelqu'un. Nous habitons la même maison, lui au premier étage, moi à l'entresol. Je suis à vingt degrés au-dessous...

—Vingt degrés au-dessous de X...!... s'écrie notre confrère S... Eh bien il doit faire rudement froid chez vous!...

A la sortie d'une assemblée générale d'actionnaires:

—Pourquoi appelle-t-on cela le *compte rendu*?

—Probablement parce que nous n'avons pas pu le *digérer!*

On discute politique; on finit par parler des bons effets de la nouvelle organisation militaire, qui fait que tout le monde est soldat maintenant.

—Moi, dit un gros brun très-violent, je trouve ce mode de conscription attentatoire à la liberté! Qui vous dit que je veuille être soldat?

—Mais s'il est nécessaire de se battre pour défendre son pays, il faudra bien que vous alliez en avant!

Le gros monsieur brun, avec véhémence:

—Et si je suis lâche, moi! Puis il ajoute, en redressant la

tête et de l'accent victorieux d'un homme qui a cloué son adversaire:

—Ah!

Forcé de traverser tout Paris par une pluie battante, il prend, bien à contre-cœur, l'omnibus. Mais, quoique conduit jusqu'à destination, en vertu de ce principe qu'il faut tirer de son argent tout le parti possible, il demande une correspondance.

En descendant de l'omnibus, il aperçoit, sous une porte cochère, un aveugle transi, dont le caniche tend en grelottant une sébile.

—Pauvre diable!... dit l'avare ému de pitié, il faut que je fasse quelque chose pour lui.

Et il lui donne sa correspondance.

Les hors-d'œuvre circulent. Un monsieur fait main basse sur les radis et ne laisse dans le bateau que l'eau qui les baignait.

—Mais, monsieur, lui dit timidement son voisin, j'aime aussi les radis!

—Oh! pas tant que moi!

En police correctionnelle:
—Vous êtes un ivrogne et un brutal!... Vous rouez votre pauvre femme de coups... Elle est couverte de bleus!...

—Mais, regardez-la donc, mon président. Elle est blonde comme les biés... Et le bleu va si bien aux blondes!...

LA BONNE BOUCHE.

Si vous voulez économiser votre argent tout en ayant sur votre table les plus belles viandes des abattoirs, les primeurs des saisons, poisson frais, légumes charcuterie, etc., vous ne pouvez faire autrement que de donner vos commandes à l'étal privé de Charles Meunier, qui se contente toujours d'un profit raisonnable et fait une concurrence loyale aux grands marchés.

C'est au coin de la Côté St. Lambert et de la rue Craig.

FEUTRES, PULLOVERS

Venant d'être reçus de New-York un assortiment des plus complets et des plus variés de feutres, pullovers dans les derniers styles.

DÉFI

La maison populaire de C. Robert, coin des rues St. Laurent et Vitré, défie par les présentes, n'importe quel chapelier de Montréal d'avoir aujourd'hui un plus beau stock que le sien.

Prix toujours modérés.

CHEARDA

LE MEILLEUR PURGATIF DU MONDE ENTIER!

PATENTÉ A OTTAWA LE 20 MARS 1883.

DIRECTION. — En prendre une ou deux cuillerées à soupe tous les soirs en se couchant.

Préparé par JOHN RASCO, père, 411, Rue Craig, en face du Champ-de-Mars, Montréal, et FRED. RASCO, fils, rue Georges, No. 58, Ottawa.

Defiez-vous des contrefaçons!

LE DOCTEUR LASÈGUE

Le docteur Lasègue, l'illustré aliéniste, qui vient de mourir, attribuait volontiers au prurit de fortune qui agite tant de gens le nombre croissant de cas de folie qu'il avait à constater et à soigner.

Très simple, très aimable et très éloquent, râblé, la moustache grise, l'air d'un bon bourgeois matiné de militaire, avec une diction précise et pittoresque et une voix charmante, le docteur Lasègue était un professeur remarquable et un caustique exquis. Il commençait ses leçons à voix basse les yeux fermés s'animait par degrés et arrivait peu à peu aux effets les plus entraînants du discours, à l'éloquence vraie, celle qui ne se contente point des mots sonores, mais se nourrit de faits et ou nourrit ceux qui écoutent.

En même temps que savant il était homme d'esprit :

—Le secret de la vie et de la mort, disait-il, c'est le « bon ordinaire ». Ce qu'il faut à l'homme, c'est le pot au feu de l'amour et non le restaurant !

—En réalité, on ne meurt pas, disait-il encore, on se suicide. Le nombre est considérable de gens qui, vers quarante-trois ans, à l'heure où il faudrait enrayer, se suicident, je le répète, au jour le jour, et en sachant qu'ils se suicident, par le jeu, les femmes, le vin, tous les pseudonymes du revolver ou du poison dans la vie moderne !

Une très jolie observation est encore celle-ci que le docteur Lasègue a faite dans *l'Enseignement médical en France et à l'étranger* :

« De tous les étudiants du monde, le Parisien est celui qui lit le plus, dans sa chambre, ou à la place d'honneur, figurent quelques traités classiques, à la Bibliothèque, dans les cabinets de lecture. Il lit plus qu'il n'écoute. Cette culture solitaire a tous les avantages et tous les défauts de tous les isollements, elle exclut les ardeurs du travail en commun, les entraînements qu'éveille seule la parole, et remplace la discipline des écoles réglées par la fantaisie. »

Les anecdotes ne manquent d'ailleurs pas sur Lasègue :

« Un jour, il avait rencontré un prêtre avec lequel il avait longuement causé. »

—C'est un fou, dit-il en le quittant, mais un fou abominable et dangereux !

Celui-là se nommait Verger.

Deux semaines après, on raconte au docteur Lasègue que l'archevêque de Paris vient d'être assassiné par un prêtre défroqué.

—Je le connais, dit le docteur. Il s'appelle Verger !

—Vous le saviez donc ?

—Je ne savais rien, vous venez de tout m'apprendre. Mais l'assassin c'est Verger. »

C'était Verger, en effet, Verger qui, après avoir brisé son rabat en chaire dans son église, devant ses paroissiens, était venu à Paris accomplir son crime que depuis longtemps il devait avoir préparé dans son cerveau.

Une autre anecdote, la dernière

sur Lasègue :

« Un jour, une dame lui amène son mari (en tant que le docteur Lasègue était surtout célèbre comme aliéniste.)

La dame l'avait préalablement averti qu'elle voulait faire enfermer son conjoint dans une maison de santé pour cause de folie naissante.

Après la consultation, la dame prend le docteur à part :

—Eh bien ? demande-t-elle avec une visible impatience.

—Eh bien, ma-lame, il peut y avoir des espérances, mais il n'y a pas encore de présomptions.

BADINAGES.

Départ pour la campagne.

Mme Moutonnet, une énorme et grosse bonne dame, arrive à la gare, enveloppée d'un superbe cache-poussière blanc qui flotte sur sa robe noire.

—Tiens!..... fait un gavroche en passant, une locomotive qui met à la voile !

Donnons la parole au *Charivari*. *Drinn-Drinn* a retrouvé sur un album une ravissante parole d'Alfred de Musset :

Oh ! les bavards !... J'aime cent fois mieux avoir affaire à un homme qui a une difficulté de parole qu'à un homme qui a une difficulté de silence.

Guibollard reçoit dernièrement une carte émaillée :

ANATOLE CANAUILLOT.
Officier de bouche

—Officier de bouche ? réfléchit Guibollard. Tiens, parbleu !... ajoute-t-il, ce doit être un dentiste.

Un vieux garçon, à un de ses amis :

—Dis donc, Oscar, il me semble que tes cheveux tombent terriblement ?

—Ils ne tombent pas, mon cher ami, ils s'usent.

—Ils s'usent ?

—Oui, j'habite à l'entresol... Et c'est si bas de plafond !...

—Deux mères de famille se lamentent à propos des cercles qui leur onlèvent leurs maris.

—Lorsqu'il rentre tard, dit l'une d'elles, comment reconnaissez-vous qu'il vient du cercle ?

C'est bien simple... Il est absolument rond !...

Pensée d'un musicien poursuivie par ses fournisseurs :

La musique n'a que sept notes Elle a bien de la chance !

Un fait-divers prodigieux vient de faire le tour de la presse française, et il est à croire qu'il pas-

sera dans la presse étrangère.

Le voici encore une fois reproduit dans toute sa naïveté :

On a retiré hier du canal de X... le cadavre d'un homme qui portait six blessures, et, au dire des médecins, chacune était de nature à occasionner la mort instantanée.

Toute supposition de suicide est donc inadmissible.

En effet !

La *scié* des belles-mères recommence dans les journaux parisiens. Voici le dernier mot du genre :

—Alors sa belle-mère est maîtresse chez lui ?

—Complètement.

—Pauvre garçon !

—C'est elle qui fait la pluie et le beau temps.

Un silence ; puis :

—Oh ! là pluie, je ne dis pas ; mais le beau temps... Les belles-mères, ça ne fait jamais que du mauvais temps.

Deux comblos :
Le comble de l'exaspération pour un sommelier :

Frapper... une bouteille de champagne !

Le comble de l'obscénité :
Faire rougir... une barre de fer.

La dernière de Calino.
On traitait devant lui la question des mines, et un ingénieur compétent disait qu'on pouvait dès à présent prévoir l'époque où le charbon de terre viendrait à manquer.

—Mais alors comment fera-t-on pour se chauffer ? demandait une dame visiblement inquiète.

—Madame, intervint Calino, on fera comme je fais : on brûlera du coke.

Extrait d'un roman naturaliste :

Jean entra dans la chambre de Marie : il aperçut le lit vide ! son teint le devint aussi !

Entre ménagères :
—La base de la cuisine, c'est le beurre frais.

Le beurre fort a cependant un grand avantage.

—Et lequel ?

—C'est qu'on trouve toujours qu'il y en a trop.

Harpagon avait oublié celle-là.

Un préfet arrive dans sa préfecture.

Il est reçu par le secrétaire général, vieux fonctionnaire qui lui témoigne la plus grande déférence.

Puis le préfet se met en devoir d'accrocher à une patère son pardessus et son chapeau.

Le secrétaire général le regarde avec stupéfaction :

—Pardon, M. le préfet, qu'est-ce que vous faites là ?

On cite une vache, qui, broutant dans un pré, a trouvé une médaille d'or du seizième siècle, et qui l'a avalée sans pouvoir la digérer, faute d'habitude ; à telle enseigne qu'elle en est morte.

Il est à supposer que la pauvre bête ne descendait pas du veau d'or, même par les vaches !

BAR A VENDRE

—000—

A vendre fournitures de Bar de 1ère classe, à prix très réduit. S'adresser au No. 172 rue St. Laurent.

RESTAURANT ALICE

J. A. RENAUD, PROP.
COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger. No. 179 rue St. Dominique. 3 Fev.

IMPRIMERIE DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'impressions, dans les deux langues, tels que : Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En-Tête de lettres,
En-Tête de comptes,
Lettres Funéraires,
Cartes d'affaires,
Cartes de visites,
Billets de Concert

Circulaires,
Programmes,
Catalogues,
Factums,
Pamphlets,
Affiches,
Chèques, etc
LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERÈSE 25
Coin de la rue St. Gabriel
MONTREAL.

LA NICHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHE tenue par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr.

MONSIEUR,
Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance,
DAME LUC TASSE,
Épouse de LUC TASSÉ, Ecr.,
Maître de Poste et Epicier
Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,

MONSIEUR,
Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU,
forgeron,
ET SON ÉPOUSE,
4 Rue Perthuis
Montréal, 9 avril 1881.